1
La poussette vide

Comme un jeune chien fou, Odilon attend. Il attend que Sophie et moi soyons rentrées du collège pour faire sa promenade. Il prend l'air avec nous trois à quatre fois par semaine. Nous goûtons d'abord et gagnons ensuite la route de la forêt. « Rentrez avant l'heure du dîner et ne quittez pas la route », nous recommandait maman au début. Elle nous fait maintenant une totale confiance. En sortant Odilon à cette heure-là, nous lui rendons service, nous la relayons en quelque sorte.

C'est jeudi. J'aurais préféré rester à la maison. J'aurais terminé la lecture de mon roman, j'en aurais discuté demain avec Laure au collège et, comme d'habitude, notre discussion aurait été passionnée, serrée, argumentée. Mais notre mère ne laisserait pas Sophie promener seule Odilon. Rien de fâcheux ne peut lui arriver si nous sommes toutes les deux. Et puis Odilon mérite que je me dévoue pour lui.

Donc, après l'avoir installé dans sa poussette, nous partons. Nous habitons à la périphérie de la ville et arrivons rapidement à la route de la forêt. Elle est tranquille, il n'y

passe qu'une dizaine de voitures par heure. Elle est jolie aussi, les branches des arbres se rejoignent au-dessus pour former une voûte verte et fraîche. Nous avons descendu Odilon de la poussette. Il trottine à nos côtés et nous réclame bientôt le jeu du train, il ne s'en lasse jamais. Nous le remettons dans la poussette. Après le virage et le passage à niveau, nous sommes dans l'aire de récréation d'Odilon.

– Le TGV va démarrer, je lui dis.

Ses yeux sont deux billes foncées où scintillent des paillettes dorées, ils ressemblent à ceux de papa et aux miens. Sophie a les yeux et les cheveux clairs de maman, et elle sera très grande, comme elle.

Je mène la poussette à vive allure pour en avoir fini le plus tôt possible. Elle a de bonnes roues et rebondit bien. À chaque secousse, Odilon éclate de rire. Papa ne connaît pas d'enfant plus joueur ni plus gai que lui.

– Je conduis le TGV. Nous traversons la forêt vierge.

– Il n'y a pas de TGV dans la forêt vierge, me reprend Sophie, comme si je ne le savais pas…

Nous roulons, prenons davantage de vitesse.

– Stop, Emma ! me crie Sophie.

Elle me rappelle que nous devons attacher Odilon. Exact, maman nous l'a demandé. Elle boucle sa ceinture et nous repartons, comme il y a un an, comme il y a deux ans, mais l'an prochain Odilon aura passé l'âge d'être promené en poussette. Il regarde les arbres et les hautes fougères des sous-bois, les oiseaux et les papillons. Une

voiture rouge nous suit au pas avant de nous dépasser lentement, les automobilistes sont toujours prudents sur cette route, ceux-là le sont particulièrement.

Sophie me prend les poignées des mains. Elle file sur ses longues pattes d'antilope et fait faire quelques magnifiques virevoltes à la poussette. Je cours derrière elle. Ce jeu m'ennuie un peu mais je ne le montre pas. Je sais qu'après son travail maman a besoin de souffler. Je pense à Laure qui n'a pas de petit frère à promener, à notre prof de français qui m'a demandé de présenter Paul Verlaine à la classe. La musique de Verlaine a quelque chose de tendre et d'espiègle ; des vers impairs, toujours. J'ai déjà retenu quelques poèmes que je lirai devant mes camarades. *« J'ai peur d'un baiser / Comme d'une abeille / Je souffre et je veille / Sans me reposer : / J'ai peur d'un baiser ! »*

Nous voici au niveau des quatre chemins et de l'étang. Nous allons rarement plus loin. Je préviens Sophie que nous devrions bientôt rentrer, maman ne plaisante pas avec les horaires, et moi – mais je ne le lui dis pas – j'aimerais pouvoir finir mon livre. Je l'ai emprunté au CDI. Il parle des filles qui, en Israël à l'âge de dix-huit ans, doivent faire le service militaire et porter l'uniforme pendant deux années comme les garçons. Son titre, *Quand j'étais soldate,* m'avait accrochée. Je ne serai jamais soldate, m'étais-je dit. L'histoire est passionnante et elle a été vécue par l'auteure, Valérie Zenatti. Je suis donc prête à faire demi-tour.

– Une minute, me répond Sophie.

Il y a des fraises des bois mûres et parfumées au bord du talus. Nous en mangeons et nous en donnons à Odilon, qui s'en barbouille les lèvres. Nous en mettons aussi dans nos mouchoirs que nous avons tapissés de feuilles et que nous laissons au pied de la poussette pour les rapporter à la maison, puis nous nous enfonçons légèrement dans la forêt.

Sophie dit que l'étang n'est qu'à une centaine de mètres. Un rouge-gorge nous précède sur le sentier qui y mène. Le petit frère dans sa poussette est resté sur l'accotement.

– On va voir les canards, lui dit Sophie, on revient dans cinq minutes. On te racontera.

Ce n'est pas la première fois que nous allons à l'étang sans lui, il sait que nous ne serons pas longtemps absentes. Le sentier à travers les broussailles est à peine tracé.

– Il ne grogne jamais, me dit Sophie en parlant d'Odilon. On peut faire tout ce qu'on veut avec lui.

Je suis bien de son avis, Odilon est aussi aimable qu'intelligent. Il s'endort sur un sourire et se réveille en chantant. Il comprend immédiatement ce qu'on lui dit, inutile de lui expliquer trois fois la même chose. Les voisins font souvent compliment à maman de sa beauté et de sa bonne humeur, ce qui ne l'empêche pas d'avoir du caractère. Il défend sa joie de vivre comme personne. Tout le monde subit le charme d'Odilon, qui aura bientôt trois ans.

L'étang est bordé de saules. De jeunes canards se déplacent le long de la rive en suivant leurs parents. Des foulques, fines, noires, une petite tache blanche au-dessus des yeux, nagent avec application. Quand elles plongent, elles demeurent longtemps sous l'eau. Au milieu de l'étang, des nénuphars roses et blancs ont des corolles crénelées. À cause des canards et des nénuphars nous sommes restées plus de cinq minutes au bord de l'étang, peut-être un quart d'heure, ou davantage, parce que l'étang n'est pas à cent mètres de la route, comme l'a prétendu Sophie, mais à trois cents mètres au moins.

Nous remontons le sentier en criant à Odilon que nous arrivons. Nous sortons de la forêt, nous sommes à la route : la poussette est vide.

– Emma ! crie Sophie. La poussette…

Cela ne s'est jamais produit. Odilon ne s'est jamais extirpé seul de sa poussette.

Je regarde d'un côté de la route puis de l'autre. Une voiture s'éloigne, je reconnais la voiture rouge qui nous a croisés à l'aller. Un homme passe en moto, il rentre du travail, il habite notre quartier. Il nous adresse un signe de tête.

Nous appelons.

– Odilon ! Hou, hou ! Odilon ?

Nous marchons au bord de la route, moi en prenant sur la droite, ma sœur sur la gauche.

– Odilon ! Odilon !

Puis nous nous engageons dans les différents chemins.